



Retour sur l'agressivité en psychanalyse

Monique Amirault

Quelques textes de J.Lacan, dans la première partie de ses « Ecrits », de « Propos sur la causalité psychique » -1946 - à « Fonction de la psychanalyse en criminologie » - 1950 - en passant par « L'agressivité en psychanalyse »- 1948, se présentent comme éminemment cliniques et politiques et concernent, bien au-delà du cabinet de l'analyste, le lien social et les groupes. Les relire aujourd'hui nous livre des points d'orientation qui peuvent être distingués et utiles pour se frayer un chemin dans les formes d'agressivité et de violence que déchaîne le monde contemporain marqué par la globalisation. A ces questions, le ton juste est donné par Antonio Di Ciaccia dans un travail sur « L'éthique à l'ère de la globalisation » (1)

Partant de « L'agressivité en psychanalyse », quelques axes de réflexions peuvent être à retenir :

- 1) Tout d'abord, l'agressivité, en soi, n'est pas un symptôme. Elle est corrélative d'un mode d'identification propre à la structure de l'humain.
- 2) Elle va de l'intention agressive jusqu'au crime. La première en est la modalité la plus ordinaire, une constante de premier plan, présente aussi bien au cours de la cure et dont Lacan fait le noyau inaugural du drame analytique dans le transfert négatif.
- 3) Le crime, quant à lui, concerne le groupe social qui institue la relation du crime à la loi par des châtiments codifiés, l'efficacité de ces traitements étant corrélative de la notion de responsabilité que transmet une culture à ses membres.
- 4) L'agressivité a sa face contingente, tout comme la Loi. Cette face se situe dans l'usage de l'imaginaire et dans la manière dont les structures symboliques du groupe trouvent à pacifier, à intégrer cette agressivité constitutive, à la masquer et à la recouvrir.
- 5) Le statut de l'Autre, de l'Idéal, a donc une fonction tout à fait primordiale dans le traitement de cette agressivité. C'est la fonction de la civilisation, via le groupe social, de s'employer à ce que les idéaux l'emportent sur la jouissance propre à chacun, à ce que la dimension de l'amour domine celle de la haine. C'est là le point de vue freudien de « Malaise dans la civilisation »
- 6/ Mais, dans « Télévision », Lacan fait remarquer que notre mode de jouissance contemporain ne « se situe plus que du plus-de-jouir », un plus-de-jouir qui n'est plus encadré, limité par la fonction phallique, qui n'est plus enchâssé dans l'Idéal. Le monde contemporain est marqué par une inversion du poids de ces deux termes : l'idéal ne domine plus la jouissance, ce que J-A Miller a mis en valeur dans un mathème qui en rend compte et surplombe la clinique contemporaine : **a plus grand que I.**

L'agressivité comme fait de structure

L'agressivité n'est pas située par Lacan comme symptôme mais comme fait. Elle n'est pas davantage conséquence d'un instinct indompté et n'a pas, comme chez l'animal, une fonction vitale. Elle témoignerait plutôt de ce qui cloche, d'un défaut vital plutôt que d'un excès et se présente même comme moins docile que l'instinct chez l'animal. Lacan évoque en quoi l'adage repris par Freud à Plaute - *homo homini lupus* - trompe sur son sens et invite à se repérer plutôt sur une fable de B.Gracion (2) où il montre dans une satire piquante « que la férocité de l'homme à l'endroit de son semblable dépasse tout ce que peuvent les animaux et qu'à la menace qu'elle jette à la nature entière, les carnassiers eux-mêmes reculent horrifiés »(3) Cette singulière agressivité concomitante de l'humanité même de l'être parlant fait de lui cet animal dénaturé régi par la pulsion en tant qu'elle est essentiellement pulsion de mort.

Freud avait repéré que la haine est première et précède l'amour qui vient la recouvrir. Le sujet se constitue sur un rejet primordial et l'introduction de l'Autre permet que soit recouvert ce point de réel, ce noyau exclu d'origine. C'est un fait que l'homme hait l'autre en lui, cet *extime* à la fois le plus proche et le plus étranger. Car c'est dans l'autre que le sujet s'éprouve tout d'abord, s'identifie, se reconnaît. C'est là l'effet d'aliénation constitutif que Lacan situe tout d'abord dans une insuffisance native qui conduit le petit d'homme à chercher hors de son propre vivant un complément, un *partenaire* pour jouer sa partie, partenaire qui témoigne de cette incomplétude, et en est en même temps la réponse.

Dans les textes cités, Lacan met à plat cette structure sous ses premières modalités - *le partenaire-image*- selon la formule de J-A Miller- en montrant que l'agressivité se déploie dans le registre imaginaire où le sujet est, avec son semblable dans un malentendu sur lequel se construit le narcissisme . L'agressivité est corrélative de ce mode d'identification narcissique et c'est la première grande invention propre à Lacan que d'avoir fait valoir le stade du miroir et sa fonction formatrice à rebours de la théorie psychogénétique d'Henri Wallon, comme un carrefour structural où la captation par l'image dessine le premier moment de la dialectique des identifications. S'éclaire alors toute l'ambivalence structurale des conduites où « l'esclave est identifié au despote, l'acteur au spectateur, le séduit au séducteur », où l'individu, dit Lacan, « se fixe dans un rapport érotique à son image idéale dans le semblable », image qui l'aliène à lui-même. Cette dialectique se cristallise dans une tension conflictuelle interne qui détermine l'éveil du désir pour l'objet du désir de l'autre. L'objet devient désirable parce qu'il est celui de l'autre. Lacan l'illustre d'une scène décrite par St Augustin, image exemplaire du *ressentiment* qu'il qualifiera, dans le Séminaire XI, d'*invidia* « j'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait » Ainsi, dit-il, St Augustin noue « la situation d'absorption spéculaire (il contemplait), la réaction émotionnelle (tout pâle) et cette réactivation des images de la frustration primordiale (d'un regard empoisonné) qui sont les coordonnées psychiques et somatiques de l'agressivité originelle »(4)

Toute relation humaine est ainsi engagée dans la concurrence, la rivalité et l'ambivalence, dans une tension agressive qui situe le sujet dans une lutte à mort avec l'autre dans la dialectique du « c'est lui ou moi » L'occasion a été donnée, en 2002, de voir une manifestation sublime de cette dialectique dans le cadre de l'exposition Matisse-Picasso où, à travers les textes présentés des deux artistes, comme à travers la mise en perspective et en miroir de leurs |uvres, se démontre la dialectique concurrentielle qui les anime: doubles ou ennemis, rivaux fraternels qui se reprochent réciproquement le plagiat, qui tirent avantage l'un de l'autre dans une émulation où s'affirme la singularité de chacun sur le mode du contraire.

Quelques anecdotes rapportées en sont exemplaires : Matisse rencontre Max Jacob et lui confie: « Si je ne faisais pas ce que je fais, je voudrais peindre comme Picasso » -« Tiens, répond Max Jacob, c'est curieux, savez-vous que Picasso m'a fait la même remarque en ce qui vous concerne! » Picasso, l'exubérant, le violent restera toujours envieux de l'art de la couleur chez Matisse « Ah, ce Matisse, il a de si bons poumons!» Quant au sage Matisse, appliqué et recueilli, il dira de Picasso « Lui, il peut tout casser, il reste dans la loi ! »

L'agression suicidaire du narcissisme

L'agressivité corrélative de cette structure d'identification imaginaire n'a pas toujours des conséquences aussi sublimes et si Lacan en déplie la série des manifestations dans la paranoïa, c'est en tant que l'organisation passionnelle qui y est en jeu révèle la structure du moi comme essentiellement paranoïaque. Il se réfère au psychiatre P.Guiraud pour mettre en lumière cette xénopathie du sujet qui souffre de l'étranger en lui et cherche dans l'autre à frapper ce noyau extime. Guiraud, dit-il, « s'attache à reconnaître que ce n'est rien d'autre que le kakon de son propre être que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il frappe » (5) Dans son article « Le meurtre immotivé, réaction libératrice de la maladie » Guiraud écrit à propos du cas de Paul : « Paul cherchait à supprimer le kakon (...) tuer le tyran, c'était pour lui, tuer le mal. »

Mais, dans la structure du moi, le sujet méconnaît ce qu'il poursuit en frappant l'autre. Les accents hégéliens résonnent dans ce que Lacan développe sous la formule *d'agression suicidaire du narcissisme*. Le sujet « ne reconnaît pas dans le désordre du monde la manifestation même de son être actuel et ce qu'il ressent comme loi de son c |ur n'est que l'image inversée autant que virtuelle de ce même être. (...) Il se frappe lui-même par voie de contrecoup social » (6) Aussi, ce n'est pas du côté de la psychose que Lacan va chercher ce qu'il appelle « la formule générale de la folie », mais chez Hegel et les figures de sa Phénoménologie, paradigmatiques de l'illusion de l'autonomie du moi, celles de *la conscience malheureuse*, de *la belle âme* et de *la loi du c |ur*, illustrées par Karl Moor, le héros de « Les Brigands » de Schiller et que Lacan illustre, quant à lui, avec la figure plus familière d'Alceste, le Misanthrope, série que nous pourrions prolonger à la lumière de l'actualité. Alceste, comme le paranoïaque mais aussi bien comme tout névrosé, se plaint du désordre du monde, proteste contre l'ordre d'un monde qu'il voudrait rendre meilleur, s'en prend au mal en se frappant lui-même, dans une infatuation qui témoigne de la méconnaissance de la part qu'il y prend. Alceste est fou, dit Lacan, en ceci que « dans sa belle âme il ne reconnaît pas qu'il concourt lui-même au désordre contre lequel il s'insurge », animé qu'il est de « cette passion de démontrer à tous son unicité fusse dans l'isolement de la victime où il trouve sa satisfaction amèrement jubilatoire » Il ne trouve son issue que dans un véritable suicide social : « Puisque entre humains ainsi, vous vivez en vrais loups

Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous »

Modalités contemporaines de « meurtres immotivés »

Le cas de Christine M.

Un propos plus récent vient faire écho à celui d'Alceste sur le versant de *la loi du c |ur* : c'est celui de Christine Malèvre, cette infirmière qui aidait les malades à mourir et qui, après avoir été démasquée, tente de se suicider.

Sauvée par son compagnon, elle écrit à ses collègues

« je préfère partir de ce monde où l'on protège les salopes et l'on accuse les innocents »(7)

A la suite d'Alceste, ce cas permet de repérer une modalité de la figure de *la belle âme* mettant en acte cette agression suicidaire du narcissisme, mais cette fois-ci, sur le versant forclusif. Cet exemple récent d'agression criminelle révèle le tranchant mortel du rapport imaginaire qui se déploie lorsque aucune scansion symbolique ne vient faire limite à cette émancipation du moi. C. Malèvre témoigne, lorsqu'elle raconte ce qu'elle nomme « un vécu », de cette captation éperdue dans une identification qui révèle la véritable structure de l'altruisme. Chez elle, l'écoute fascinée conduit à une intimité avec les malades qui ne trouve sa solution qu'à frapper les corps souffrants pour en supprimer l'impossible à supporter. Elle veut « libérer les patients de leur souffrance » et ceux qu'elle frappe sont aussi ceux qu'elle aime le plus. Peut-être peut-on y voir une mise en acte de *l'invidia* présente chez elle, toute jeune, lorsque l'infirmière venait matin et soir faire des piqûres à sa petite sœur malade et objet de toute l'attention familiale, scènes sur lesquelles prit appui, d'après ses dires, à l'âge de 5 ans, sa future vocation.

Une panoplie meurtrière

La science a permis que l'espace de l'imagerie du moi que Lacan n'hésite pas à nommer, plutôt que géométrique, *kaléidoscopique*, rejoigne l'espace de la réalité, sans pour autant offrir au sujet *une assiette de tout repos*. « Pour avoir porté notre prise aux confins de la matière, cet espace réalisé qui nous fait paraître illusoire les grands espaces imaginaires où se mouvaient les libres jeux des anciens sages, ne va-t-il pas s'évanouir à son tour dans un rugissement du fond universel ? » (8). Quand le symbolique ne peut plus assurer l'écart entre le réel et les fascinations et les mirages de l'imaginaire exploités dans ses formes les plus vertigineuses, nous avons le cas de cet adolescent qui, il y a quelques mois, tua sa petite amie de 43 coups de couteau, revêtu de la panoplie du héros du film « *Scream* » de Wes Craven. Meurtre immotivé s'il en est, qui cependant se distingue de ceux décrits par Guiraud dont la structure reconnue par Lacan, pouvait se formuler comme frapper le kakon de son être.

Rappelons les faits : Julien a 17 ans, il est décrit comme doux, joyeux, plein de vie, juste un peu secret et amateur des films d'horreur et des serial killers comme le sont les adolescents. Il possède la trilogie du metteur en scène Wes Craven et son père, qui l'a regardée avec lui, affirme qu'il prenait au second degré les scènes les plus horribles et en riait. Pour Halloween, il avait acheté la panoplie du tueur de la série -cape noire et masque grimaçant évoquant celui du tableau de Munch « le cri »- La seule explication que peut donner le jeune garçon, répétitivement, est la suivante : « C'était pour voir comment ça fait » Il avait l'idée de « tuer un maximum de gens et de mourir après »

Un autre cas de meurtre aux circonstances identiques en 2000 concerne un garçon de 15 ans qui tue ses deux parents dans leur sommeil, d'une trentaine de coups de couteau, vêtu de la même panoplie. L'ordre lui en serait venu de voix lui intimant de tuer ses parents dans un jeu de rôle.

Dans un troisième cas, un jeune garçon, dissimulé dans le noir et revêtu de la même panoplie se précipite sur ses parents quand ils rentrent dans l'appartement, poussant des cris et armé d'un couteau acheté un an plus tôt. Dans ce cas, un détail mérite d'être relevé : le père, bien que grièvement blessé, réussit à arracher le masque du visage de son fils qui, à ce moment-là, panique et saute par la fenêtre.

Dans ces trois cas, aucune idée d'un autre méchant, d'un mal à éradiquer. Le point déterminant, nécessaire, réside dans l'usage de la panoplie, instrumentation qui vient à la place du sujet, qui se substitue radicalement au sujet.

Ceci conduit à considérer la question du corps et de l'imaginaire et de revenir, à cette occasion, au mathème proposé par J-A Miller pour orienter, il y a 3 ans, les travaux des sections cliniques sur le thème de la « Clinique du ravissement » Ce mathème- **i(a)/a**- adjoint à la dimension de l'image, celle de l'objet, invention ultérieure de Lacan, et permet d'articuler ce qu'il développe dans le Séminaire « Encore » mettant en valeur la solidarité entre l'image, variable, interchangeable - (i(a)- et l'objet, le corps pulsionnel- (a)- permanent, et que la première habille : « L'habit aime le moine parce que c'est par là qu'ils ne font qu'un. Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet a. Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste. » (9)

Dans le cas du roman de M. Duras, « *Le ravissement de Lol V Stein* », la captation dans l'image de l'autre femme, de sa robe, laissait le sujet sans corps, absent à lui-même. Le rapt de l'image, chez Lol, ne révèle alors qu'un vide, l'image emportant tout avec elle : **i(a)/()**

Dans le cas des adolescents à *la panoplie*, l'habit n'habille plus l'objet soit le corps comme petit a, pas plus qu'il n'a fonction de masque sur lequel s'inscrirait la vérité. Il s'y substitue et devient le corps lui-même en prenant statut de réel. Le kakon est porté par l'image ou plus précisément par le masque grimaçant, la panoplie ne faisant pas fonction d'image. Le sujet, dans cet instant, est aboli et n'y est plus comme corps. Il réintègre son enveloppe et corrélativement ne retrouve un corps que lorsqu'il est dépouillé du masque.

Que petit a ne soit pas articulé à la fonction phallique - i(a)/a incluant moins phi - peut se révéler sous deux faces opposées : le rapt de l'image qui emporte le corps lui-même (cas de Lol V Stein) et l'image qui devient réelle et se

substitue au corps.

Dans la trilogie en question qui a donné un nouveau sens à l'expression tueur en série, W. Craven met en scène une confusion organisée et se prétend délibérément cynique pour démembrer, hors toute poésie, le cinéma d'horreur américain. (10) « Dans les trois films que W. Craven a réalisés sous ce titre, le terme de série ne désigne plus une séquence de meurtres commis par un criminel unique, mais une succession de meurtriers qui se dissimulent sous le même masque. » C'est ce masque qui se met à circuler, brouillant les identifications imaginaires « à rebours du théorème d'Alfred Hitchcock selon lequel meilleur est le méchant, meilleur est le film. » L'enjeu n'est pas dans le dévoilement de l'identité de ce qui se cache derrière le capuchon noir et le masque blanc « Les personnages de *Scream*, tous adolescents, revendiquent à l'écran la connaissance des lois qui régissent les films d'horreur et, jusque dans les moments de terreur, se comportent comme dans un jeu de rôle. *Scream* brouille ainsi les frontières entre la réalité et la fiction » « *Y a-t-il des « nouveaux criminels » ?*

Un article du journal « Le Monde » (11), pose cette question tentant une typologie de ceux qui seraient des nouveaux criminels, suite à un certain nombre d'agressions d'hommes politiques : Azedine Berkane agresse Bertrand Delanoë, au nom du mal associé à la classe politique, plus précisément du fait de l'homosexualité du maire de Paris qu'il identifiait au diable. Richard Durn tire sur le conseil municipal de Nanterre, se référant au film « *Taxi driver* » : « j'étais toujours le loser, le vaincu... je décidai d'en finir en tuant une mini élite locale. » Il écrit à sa mère « je dois crever au moins en me sentant libre et en prenant mon pied... une fois dans ma vie, j'éprouverai un orgasme. Ou encore, Jean Ruchet qui tire sur le conseil municipal de sa commune et qui explique, devant les assises : « Je mange ma soupe et je me souviens que c'est le jour du conseil municipal. Un mécanisme se déclenche dans ma tête : j'ai mis ma vie en danger en faisant plusieurs grèves de la faim, pourquoi ne pas mettre en danger celle des autres ... C'était tuer ou me tuer... »

Ces tueurs embarrassent sociologues et psychiatres. Une nouvelle profession a vu le jour, celle de *profileur* à côté de quoi la théorie du criminel - né de Lombroso ne semble être qu'un enfantillage. Les échantillons étudiés de ceux qui se trouvent ségrégués sous le signifiant de « magnicides » conduisent à la banalisation et à l'annulation du sujet: ce sont des sujets *désocialisés*, nous dit-on, ils *n'ont ni attaches familiales ni statut professionnel ni réputation à perdre*. Les termes utilisés sont du plus grand flou, phénoménologiques ou psychologiques et la catégorie à tout faire de borderline témoigne de l'indigence d'une clinique qui s'est perdue. A rebours, E. Laurent évoquant les cas qui font l'objet de cet article (12), fait remarquer que « le noyau d'exactitude visé dans ces propos n'est rien d'autre que celui d'une psychose normale, modalité qui trouve son fondement dans le dernier enseignement de Lacan » et sans pour autant gommer les distinctions cliniques, propose de rapporter « cette psychose ordinaire à l'Autre contemporain pour situer ces petits délires qui contrastent avec les régicides des temps jadis. » Qu'il s'agisse pour l'un de rejoindre une jouissance orgasmique sans limites, pour l'autre de supprimer le mal ou pour le troisième d'obéir à l'emprise d'un « mécanisme qui se déclenche », les distinctions cliniques restent la boussole nécessaire pour ne pas s'égarer et éviter une ségrégation identitaire qui ne laisse pas place au sujet.

Une fraternité discrète

Les semblants qui ont longtemps servi d'appui sont devenus impropres à notre temps et ne tiennent plus l'affiche pour humaniser les rapports sociaux et introduire « l'ordre du respect » comme Lacan le proposait à la fin des années 40. La dissolution des interdits a rendu caduque la transgression et la jouissance est désormais devenue un droit.

Malgré ce qui peut apparaître chez Lacan comme un optimisme quant aux pouvoirs de la parole et au traitement de la pulsion par le symbolique, bien des aspects de ces textes sont précurseurs de ce qu'il annoncera plus tard comme la montée au zénith de l'objet a dans cette marche inexorable de la pulsion de mort à laquelle le discours de la science ouvre les vannes. La thèse V du texte sur l'agressivité annonce le tragique de la *barbarie du siècle darwinien*, c'est-à-dire des effets de la science avec la pseudo-libération de l'homme affranchi de la société moderne. C'est ce que J-A Miller qualifiait de « désenchantement scientifique du monde » dans ses « *Lettres à l'opinion éclairée* », monde qui subit les contrecoups d'une science dans laquelle il avait mis quelque espoir de bonheur.

Le trajet de la doctrine freudienne se boucle sur le pessimisme de Freud, sur le sans espoir de la domination de la pulsion de mort et du malaise dans la civilisation, pessimisme à mettre en rapport avec la croyance de Freud au père et à l'idéal. Lacan, quant à lui, tire parti des événements de son temps pour avancer dans une doctrine au c | ur de laquelle il situe la jouissance et promeut le symptôme comme seul apte, par l'appareillage du plus-de-jouir, à traiter le réel en jeu. Il s'agit là d'une modalité du pari « du père au pire », le pire étant le nom que Lacan donne en 1973 à ce kakon des années 50. L'éthique analytique n'est pas un idéal, elle est le produit singulier de l'expérience de l'inexistence de l'Autre et fait fond sur ce pire invitant à s'en faire responsable et à savoir user des semblants nécessaires pour tenir à distance le réel, cette haine en soi comme au c | ur du prochain.

C'est le sens que l'on pourrait donner aujourd'hui à la conclusion de Lacan lorsqu'il invite - c'est la dernière phrase du texte « L'agressivité en psychanalyse » - à une *fraternité discrète*.

- 1 Antonio Di Ciaccia : « L'éthique à l'ère de la globalisation », *Mental* 11
- 2 Baltasar Gracian : « Le précipice de la vie », *Le Criticon* ; tome 1, éditions Allia
- 3 J.Lacan : « Fonction de la psychanalyse en criminologie », *Ecrits*, p.147
- 4 J-Lacan : « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, p.114
- 5 J.Lacan : « Propos sur la causalité psychique » *Ecrits*, p.175
- 6 J-Lacan : « Propos sur la causalité psychique » *Ecrits*, p.171-172
- 7 «Aux bons soins de l'infirmière mortifère » *Libération*, 9 août 2002
- 8 J.Lacan : « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits*, p.122
- 8 F.Chambon « Les mystères de l'adolescent meurtrier inspiré par *Scream* », *Le Monde*, 23 juin 2002
- 9 J.Lacan : Séminaire XX *Encore*» p.12
- 10 T.Sotinel, *Le Monde*, 24 juin 2002
- 11 A.Chemin « Ces nouveaux criminels qui visent les hommes politiques », *Le Monde*, 12 novembre 2002
- 12 E.Laurent « Les deux plis du symptôme et de l'institution » *ORNICAR ? digital* 224, 22 novembre 2002